

« Abraham : « toutes les nations seront bénies en toi » (Genèse 22.18) »

Cycle 2011-2012 : l'Alliance

AJC Annecy, 11 octobre 2011

---

1

## I. INTRODUCTION : du simple au double

ℵ L'intitulé de la conférence, tel qu'il est formulé, pose une série de problèmes :

- Il y a bien deux, alliances, et non une seule.
- Plus exactement, si une alliance est conclue avec Avraham, une autre a aussi été conclue, avec Avram.
- (se pose aussi un troisième problème, qui sera abordé dans la conclusion)

ℵ Il convient donc de se garder de deux simplifications abusives :

- On ne peut faire comme si la nouvelle identité du premier personnage (Avraham) effaçait purement et simplement celle du second, Avram (car il y a bien *deux* personnes)
- On ne peut faire comme si la prééminence accordée à la circoncision supprimait de fait la pertinence de l'alliance entre les morceaux.

ℵ Ce que laissent entrevoir ces analyses liminaires, c'est la **complexité** et, peut-être, le caractère **contradictoire** de la notion même d'*Alliance*, comme si celle-ci n'était jamais (chimiquement) **pure**, c'est-à-dire jamais **simple**, mais toujours déjà **composée, complexe, duelle**.

ℵ L'**hypothèse** de travail posée ici tirera sa logique et son contenu du passage suivant, tiré de la somme consacrée par Patrick Banon à la circoncision :

« C'est sans enfermer ce rite dans une signification "originelle" qu'il est nécessaire de l'appréhender. Les significations

diverses et complémentaires de la pratique de la circoncision font en effet intégralement partie du rite lui-même<sup>1</sup>. »

- ℵ Ce que relève notre auteur, c'est bien la **complexité essentielle** (au double sens de constitutive et de fondamentale) de l'Alliance, et dont il a été question plus haut. En ce sens, ce que dit Patrick Banon de la circoncision rejoint la remarque faite par Gilles Deleuze à propos du Baroque : « Le Baroque ne renvoie pas à une essence, mais plutôt à une *fonction opératoire*.<sup>2</sup> »
- ℵ La **thèse** défendue ici sera donc la suivante : l'Alliance ne doit pas être envisagée (exclusivement ni restrictivement) comme un *contrat* (passé entre Dieu et l'homme/un homme/les hommes ?), ni même comme un *événement* (historique ou mythique), mais bien plutôt, selon une perspective dynamique, comme un **processus complexe** possédant une fonction et une efficacité qu'il faudra définir et évaluer, notamment d'un point de vue **anthropologique**.
- ℵ Pour ce faire, et prenant acte de la primauté de fait traditionnellement accordée au rite de la circoncision, on posera que l'Alliance est une **opération**, au double sens d'acte **chirurgical** et de procédure **mathématique**, opération qui prend effet à un **triple niveau** :
- Corps **individuel** (Avraham)
  - Corps **collectif** (Kellal Israël)
  - Corps de textes, c'est-à-dire **corpus** (Torah)

## II. Anthropologie : de la soustraction à l'addition

L'intérêt manifeste d'une approche ethnologique et historique, donc *externe*, de la circoncision, c'est, paradoxalement, de nous permettre de jeter quelque lumière sur des textes bibliques qui resteraient autrement, c'est le moins que l'on puisse dire, énigmatiques (en dépit de leur centralité), ou, à l'inverse, purement anecdotiques, en raison même de leur caractère laconique et/ou (faussement) marginal.

---

<sup>1</sup> Patrick BANON *La Circoncision. Enquête sur un rite fondateur*, Infolio éditions, 2009, p.9.

<sup>2</sup> Gilles DELEUZE *Le Pli*, Editions de Minuit, 1988, p. 5.

## A. Soustraction et décimation : la circoncision comme technique de numération

Le texte en *1 Samuel* 18 :20-30 est un exemple de texte appartenant à cette seconde série. Le contexte historique est le suivant : le roi Saül, en campagne contre les Philistins, demande à David de lui ramener cent prépuces ennemis. Au verset 17, on peut lire : « David se mit en route et partit avec ses hommes. Il abattit, parmi les Philistins, deux cents hommes. David apporta leurs prépuces, dont on fit le compte devant le roi. » On voit donc que la circoncision n'est rien d'autre qu'une technique de *décimation*, à la manière des comptines (l'étymologie est explicite) du type « Amstramgram » dont nous avons hérité.

Une double remarque s'impose ici. On doit, en premier lieu, relever l'origine égyptienne de cette pratique. En Egypte en effet, il était d'usage de trancher le sexe des guerriers ennemis. Et c'est là que la seconde remarque s'impose : la circoncision pratiquée par David dans le contexte des guerres menées par Saül indique clairement que ce rite n'a strictement aucun rapport avec la castration (cet amalgame est le fait de commentateurs romains, horrifiés par ce rite juif), mais vient plutôt s'y opposer ; si le roi exige ces prépuces, ce n'est plus seulement dans une perspective comptable (il était plus aisé de dénombrer des prépuces que des cadavres, voire des têtes coupées... comme le rappelle Flavius Josèphe), mais surtout en guise d'*ordalie pré-nuptiale* : ce n'est qu'à la condition expresse où le compte sera bon que David pourra épouser la princesse d'extraction royale<sup>3</sup>. Rappelons que la « circoncision » forcée des cadavres ennemis (l'émasculatation, en Egypte) s'accompagnait d'ordinaire de l'éventration des femmes enceintes, et que cette dernière pratique est condamnée par le prophète Amos (*Amos* 1.1).

Si le texte (en particulier les versets 25 à 27) ne brille guère par sa cohérence, c'est sans doute qu'il a été remanié à une date ultérieure, précisément parce que les Israélites en étaient venus à rejeter la castration guerrière. Reste qu'il vaut la peine de se pencher davantage sur le contexte nuptial, ne serait-ce que pour mieux souligner l'écart entre ce texte et le passage concernant la circoncision du fils de Moïse et Tsiporah en *Exode* 4.24.

---

<sup>3</sup> Lire le verset 25.

## B. Addition : la circoncision comme addition exogamique

Une question évidente se pose d'emblée : pourquoi est-ce Tsiporah qui pratique le rite, et non Moïse lui-même ? Comment imaginer qu'il ait pu ignorer jusqu'à l'existence de cette obligation rituelle, ou qu'il ait décidé de passer outre ?! Une explication semble s'imposer d'elle-même : *c'est aux femmes qu'il incombait de circoncire leur futur époux*. Il y aurait donc bien un lien fondamental, comme semblait l'indiquer de façon maladroite, le texte de *1 Samuel*. Pour l'historien André Caquot, la femme était responsable de la circoncision des mâles du clan<sup>4</sup>. A l'appui de cette thèse on citera *2 Maccabées* 6.10, qui indique clairement que ce sont les *mères* qui seront exécutées par les autorités hellénistiques pour avoir procédé à la circoncision des fils. L'argument le plus convaincant est sans doute de nature philologique : le terme *hatan*, utilisé par Tsiporah elle-même (**hatan damim**) qui signifie « circoncis », signifie également « fiancé/gendre »<sup>5</sup>. De là on peut déduire la *signification matrimoniale* de la circoncision : pour le futur époux, la circoncision est gage d'entrée dans le clan de l'épouse, ce qui aura pour effet de garantir la descendance, moins sur le *plan* strictement *biologique* (faire couler le sang de prépuce, c'est pour le futur époux acquérir la certitude qu'il fera couler avec succès le sang de la défloration) que sur le *plan généalogique*, où, étant membre à part entière du clan maternel, il sera pleinement reconnu comme père<sup>6</sup>. Circoncision et filiation seraient donc intimement liées (lecture lacanienne avant l'heure, pour laquelle la circoncision implique la donation du *Nom-du-Père*, et garantissant l'inscription de la descendance dans le *Symbolique*).

## C. Addition et substitution : l'un à la place de l'autre

Ce récit peut sans doute encore être lu selon une logique plus sacrificielle : l'effusion du sang du père marque son rachat, et la certitude pour lui de survivre à la naissance de son fils. D'un sacrifice de substitution (l'ange de la mort se jettera sur le prépuce sanglant plutôt que sur Moïse), on passe au *sacrifice symbolique* du père, qui ne sera « tué » que de manière métonymique. Trancher dans le vif du prépuce, ce serait dès lors interrompre la logique mortifère de la malédiction, telle qu'elle est

---

<sup>4</sup> André CAQUOT « Pour une étude de l'initiation dans l'ancien Israël », *History of Religions*, supplément X, *Initiation*, 1965, pp. 119-133.

<sup>5</sup> Voir BANON pp. 25 et 82.

<sup>6</sup> Voir sur ce point l'épisode dit du « viol de Dina » en *Genèse* 34.

énoncée par exemple en 2 *Samuel* 12.14 : « En cette affaire, l'enfant qui t'est né mourra. » Or, tout le peuple est engagé dans cette menace, puisque les enfants se voient punis pour le péché des pères<sup>7</sup>. Historiquement, c'est au début de l'ère rabbinique que le *sang* se voit doté d'une *fonction salvifique* (et c'est sans doute la raison pour laquelle l'épisode de la circoncision du fils de Tsiporah se voit inclure dans le récit de la Sortie d'Égypte, puisque le sang de l'agneau répandu sur les linteaux des portes des habitations des Hébreux joue un rôle identique).

Que le signe, c'est-à-dire en premier lieu la marque physique laissée par l'ablation du prépuce, puisse se muer en *signe de vie*, c'est sans doute ce qu'atteste le récit du signe apposé par Dieu sur le front de Caïn en *Genèse* 4.15. Si pour Rachi le « signe » (hébreu *'ot*) est une des lettres du Nom (le terme *'ot*, rendu par « signe », pouvant aussi désigner une lettre de l'alphabet hébraïque), les *Tiqounei Zohar* (folio 118a) indiquent que ce signe est en réalité une allusion à la circoncision. Dans sa monographie sur la circoncision, Lawrence Hoffman souligne que nombre de Juifs considèrent ce marquage physique comme l'inscription dans le corps du Nom Ineffable de Dieu (Tétragramme) ; ce serait là le sens « public » (par opposition au sens dit « officiel ») le plus répandu. Le signe *fait donc signe vers le rite*, et constitue comme la marque, c'est-à-dire la *signature*, apposée au bas d'un contrat, validant ainsi l'*alliance*.

C'est ici, enfin, qu'il faut faire intervenir l'expression hébraïque qui renvoie au fait de contracter une alliance : l'hébreu ne *contracte pas*, il *coupe* (**keriat berit**). La coupure est en elle-même signe du contrat, puisque chacune des parties reçoit en partage une partie... C'est par conséquent ce qui peut nous permettre de faire le lien entre l'Alliance de la circoncision et la première alliance conclue avec Avram, rite connu sous le nom de **berit bein habetarim** (l'alliance entre les morceaux). Qu'il s'agisse de trancher le prépuce, ou le corps d'un animal, la logique est la même : chacune des parties reçoit une partie du corps qui a été coupé, et s'engage alors à respecter tous les termes du contrat. La *coupure*, par conséquent, devient le moyen auquel on a recours pour contracter une alliance avec un *autre* que soi : *exogamie*, dans le cas de la circoncision clanique, *monothéisme*, dans le cas de la circoncision religieuse.

Si donc cette lecture biblique, qui opère un détour par l'anthropologie, fait sens, c'est qu'elle permet de montrer comment ce rite de la circoncision, par sa

<sup>7</sup> Voir BANON p. 94 sur ce point délicat...

polysémie, implique la nécessité pour l'observateur/le lecteur d'interpréter de façon plurielle, comme y insiste Lawrence Hoffman :

« Candle lighting is a complex symbol that condenses many meanings, *all equally licit*, into a single representation.

Circumcision is a physical act like lighting candles. <sup>8</sup>»

(« L'allumage des bougies [de Chabbat] est un symbole complexe qui condense nombre de significations, toutes aussi recevables les unes que les autres, en une représentation unique.

La circoncision est un acte d'ordre physique qui ne diffère guère de l'allumage des bougies. » [je traduis])

Ce qui vaut pour l'allumage des bougies vaut aussi, *mutatis mutandis*, pour la circoncision.

#### D. De deux alliances, l'une : sous le signe de l'égalité ?

Si l'anthropologue ne peut que conclure au caractère polysémique du rite, il n'en reste pas moins que l'on peut faire valoir la profonde cohérence *arithmétique* propre à la circoncision : si l'on retranche (opération tout à la fois *chirurgicale* et *mathématique*), c'est pour mieux ajouter, c'est-à-dire inclure (l'individu dans le clan ; le peuple dans le territoire).

De ce point de vue, aucun écart de viendrait séparer la seconde alliance de la première : l'alliance entre les morceaux se présente comme un laissez-passer vers la Terre de la Promesse. Lors de la présentation de ce que doit être la seconde alliance, le don de la Terre est également rappelé au titre de la récompense attachée au respect du contrat.

---

<sup>8</sup> Lawrence HOFFMAN *Covenant of Blood. Circumcision and Gender in Rabbinic Judaism*, The University of Chicago Press, 1996, p.20; c'est moi qui souligne.

### III. Un midrach arithmétique : divisions et multiplications

#### A. De la coupure comme soudure

L'acte décisif posé lors de l'alliance entre les morceaux, on l'a vu, c'est le découpage des carcasses en deux parties. Cette coupure opérée par Avram vient matérialiser le sens même de l'expression hébraïque **karet berit**, correspondant au français « contracter une alliance », mais qui se rend plus fidèlement, et littéralement, par « couper une alliance ». Ce qui fonde l'alliance, c'est donc la *DIVISION*. Couper en deux, c'est garantir une part égale pour chacun des contractants ; c'est signifier l'égalité de traitement et de statut entre les parties ; c'est rappeler l'égale dignité des individus qui sont partie prenante. On découpe un animal, comme on découperait un billet de banque en deux, chacun des participants au contrat pouvant à tout moment vérifier l'identité de l'autre contractant en recomposant le billet : c'est la *coupure* qui rend possible la *soudure*, la reconstruction, bref, le retour à l'intégralité-intégrité de la personne, ou, mieux, de l'*individu*.

#### B. L'individu : de la division à l'indivision

Et c'est là que vient se loger l'un des paradoxes essentiels de l'alliance, paradoxe qui est à même de mener à une compréhension adéquate de ce qu'est l'alliance : l'individu est celui-là même dont il y va de l'existence ; d'où la loi de l'alliance, qui peut s'énoncer comme suit : *SANS ALLIANCE, PAS D'INDIVIDU*.

Ce n'est que parce que la première alliance entre les morceaux est réalisée qu'un nouvel individu (Avraham) peut voir le jour. En imposant un découpage, l'alliance vient *DIVISER* la réalité compacte (réalité naturelle, insignifiante, ou réalité sociale étouffante : la fournaise d'Our Kasdim, creuset d'où est sorti Avram). L'alliance donne ainsi naissance, par le biais de la *DIVISION*, à l'*individu*, c'est-à-dire à l'*indivis*, l'*indivisible*.

En ce sens, on peut dire qu'Avraham n'est pas seulement le *patriarche premier*, il est aussi, pour parler à la manière des mathématiciens, un *nombre premier*. Or, qu'est-ce qu'un nombre premier ? C'est une entité mathématique non divisible, sauf par 1 ou par lui-même. Et c'est bien ce qui se produit pour Avraham, le patriarche-nombre premier : c'est l'Un, l'Unique, Dieu, qui peut encore demander que l'*indivis-individu*

soit tranché, circoncis, donc *DIVISE* ; c'est la raison d'être de la seconde alliance ; c'est, sur le plan physique, par lui-même et sur lui-même qu'Avraham opère la division: c'est Avraham qui doit circoncire, donc se *DIVISER* lui-même...).

On aboutit ainsi aux équations suivantes : Avraham divisé par Avraham = 1 (individu) ; Avraham divisé par l'Un/1 = Avraham. L'identité individuelle est donnée par la seule division. L'identité individuelle, c'est le produit de la division, de l'Alliance. L'Alliance est cette opération qui produit l'individu indivisible.

### C. La division surmontée : la multiplication

Ce n'est qu'une fois que les *DIVISIONS* successives (animaux/prépuce) ont été opérées que la *MULTIPLICATION* peut être envisagée. L'homme premier, l'Adam Primordial, créé androgyne, à été coupé en deux : alliance qui vient préfigurer l'alliance entre les morceaux ; une fois cette première entaille réalisée, la bénédiction divine peut s'énoncer, sous la forme d'un *ordre*, c'est-à-dire d'une *loi mathématique* : **perou ourevou** (« fructifiez et multipliez »). Le fruit de la *DIVISION*, c'est la *MULTIPLICATION*. C'est après que la famille d'Avram a été divisée (deux femmes, deux enfants, deux généalogies), que l'annonce de la bénédiction future peut être faite, toujours selon une formule mathématique : « compte les étoiles du ciel si tu le peux ! ».

En ce sens, on pourra formuler la loi mathématique suivante : la bénédiction, qui est multiplication, est le produit de l'Alliance, qui est division.

### D. L'alliance : une opération sans reste ?

L'Alliance serait donc une opération sans reste : la division tombe juste, il n'y a pas de reste. Elle débouche sur la multiplication, à l'infini, et cet infini est propre à absorber tout reste, toute différence. Cette opération sans reste repose, on l'a vu, sur une égalité parfaite : opération *chirurgicale*, l'alliance qui coupe est aussi opération *mathématique* (« chirurgie=arithmétique »), et c'est en cela qu'elle peut être dite « sans reste ».

Mais, toujours d'un point de vue mathématique, la question qui se pose est désormais la suivante : cette équivalence est-elle réciproque ? Cette équation est-elle



susceptible de réécriture ? Peut-on déduire de la loi énoncée ci-dessus le principe suivant : « mathématique=chirurgie » ? Si l’alliance en tant qu’opération mathématique peut être dite sans reste, il n’est pas certain que l’alliance en tant que pratique chirurgicale soit elle aussi sans reste. Et c’est peut-être là, dans cette non-réversibilité de l’équation, que se cache finalement le *reste*...

## IV. La cicatrice d’Abraham : l’impossible équation

### A. Reste la cicatrice...

Il est dans le monde animal plusieurs manières de réparer la coupure, Catherine Malabou l’a bien montré<sup>9</sup>. Analysant les diverses stratégies naturelles pouvant permettre de surmonter un traumatisme, Catherine Malabou en vient en effet à définir trois paradigmes, qu’elle nomme successivement « le phénix », « l’araignée » et « la salamandre ». Quand le phénix renaît incessamment de ses cendres, retournant au même ; quand l’araignée tisse, détisse, puis retisse sa toile, effaçant et reconfigurant à l’infini, la salamandre a recours à une autre stratégie: la *régénération*. Amputée d’un bout de queue ou d’une patte, voici que son corps est capable de se reformer, de repousser, de fabriquer un nouvel organe, qui, différent du précédent, s’insérera pourtant sans raccroc, sans suture, bref sans *cicatrice* dans l’organisme redevenu complet. C’est précisément parce qu’il n’y a pas *cicatrice*, nous dit Malabou, qu’il n’y a pas *reste*. Corollaire : s’il devait y avoir *cicatrice*, il y aurait *reste*. L’Alliance serait alors cette *division avec reste*.

La cicatrice d’Avraham, résultat d’une opération *chirurgicale*, impliquerait donc la l’échec partiel de l’opération *mathématique* qui la sous-tend. L’Alliance qui instaure et exige la circoncision afin de faire entrer celui qui en porte la marque dans le clan des vivants, impose du même coup la cicatrice, c’est-à-dire la marque, le marquage, l’écriture du reste : le corps est littéralement *en reste*, et non *complet* comme on le dit encore trop souvent. (Dans le texte toraïque, ce n’est qu’une fois qu’il a été circoncis qu’Avraham est dit « intègre », « complet », « parfait », c’est-à-dire **chalem**. Si, d’un point de vue symbolique et anthropologique, on peut rendre compte de ce

<sup>9</sup> Catherine MALABOU *Changer de différence* Galilée, 2009, p. 81 et suivantes.

qualificatif – puisqu’Avraham sort par ce biais de la Nature, pour intégrer la Culture – cette perfection ne peut se dire que parce qu’elle exclut Avram, en ceci qu’elle le réduit au rang de *reste*) : la *seconde* alliance, qui produit Avraham par division, en vient à *secondariser* Avram, qui se trouve en reste.

## B. L’Exil et la Terre : une division irrémédiable

A première vue, c’est-à-dire, lors d’une lecture (trop) rapide, Avram et Avraham semblent tous deux recevoir une promesse identique, celle de posséder (éventuellement par le biais de leur descendance) la Terre. Ainsi, en *Genèse* 15.7 : « C’est moi qui t’ai fait sortir d’Our Kasdim pour te donner ce pays en possession. » ; puis, en *Genèse* 17.8 : « Je donnerai en propriété perpétuelle à toi et à ta descendance après toi le pays de tes migrations, tout ce pays de Canaan. »

La tradition juive repère pourtant une césure capitale : si Avraham reçoit la promesse de la Terre, Avram, lui, semble être le récipiendaire d’une promesse bien plus sombre, qui vient frontalement s’opposer à la seconde, puisque c’est de l’Exil qu’il va s’agir.

Certains commentateurs, dans leur zèle apologétique, ou par pur optimisme, ont bien tenté de réduire la fracture.

On s’appuie ainsi parfois sur la chronologie des textes pour affirmer que, si Exil il y a, celui-ci prendra fin, et débouchera sur la possession de la Terre. On fera, selon cette perspective, valoir que partout dans la Bible, le remède est donné avant que survienne la maladie<sup>10</sup>.

D’autres, prenant acte de la réalité historique de l’Exil (et comment faire autrement ?), tentent de rendre compte de sa survenue, en identifiant une cause possible. Ils invoquent alors le doute (c’est-à-dire ici le manque de foi) impliqué dans

---

<sup>10</sup> Voir sur ce point, l’exemple de l’exil égyptien : avant que le peuple ne soit réduit à la famine, et ne se trouve dans l’obligation de descendre en Egypte, Joseph est providentiellement (*sic*) vendu par ses frères, avant de devenir le bras droit de Pharaon, ce qui lui permettra de sauver son clan de la famine...

la question d'Avram : « Comment saurai-je ? », qui peut effectivement en hébreu, se comprendre au futur comme au conditionnel.

Contre ces lectures, on invoquera les analyses du Maharal de Prague, telles qu'elles sont exposées dans son œuvre<sup>11</sup>, puis reprises par le Rav Alexandre Safran<sup>12</sup>. Ce qu'il importe de bien saisir, c'est le caractère *ontologiquement nécessaire* de l'expérience galoutique. L'Alliance, telle qu'elle existe, ne peut pas ne pas inclure, comme un *addendum* au contrat, cette *soustraction* à l'histoire que représente l'Exil. On se trouve alors confronté à une logique inverse à celle entrevue jusqu'ici, puisque l'on passe de l'addition à la soustraction. Si bien que l'on se retrouve, inévitablement, avec deux alliances qui se font face, sans être véritablement articulées, sinon, comme y insiste le Maharal, par un vide médian qui reste infranchissable. Dans un langage arithmétique, on dira qu'il n'y a aucun *opérateur* susceptible de nous faire passer de la première alliance (1) à la seconde (1 aussi).

D'où l'importance centrale à nos yeux du double nom : Avram reçoit l'Alliance de l'Exil ; Avraham reçoit l'Alliance de la Terre : ce que l'un reçoit, l'autre en est exclu ; ce que l'autre reçoit, le premier s'en trouve exclu. L'*inclusion* de l'un implique (logiquement, ontologiquement, historiquement...) l'*exclusion* de l'autre.

Le seul opérateur logique à même de rendre compte de cette opération, c'est le « et » : car on n'a pas « 1+1 », mais « 1 et 1 », c'est-à-dire « 1 à côté de 1 ». L'*Alliance* est cette opération qui rend *impossible* toute *addition*.

### C. Exils, drapeaux, tribus, animaux : l'impossible addition

Le Midrach, commentant l'Alliance entre les morceaux, identifie 4 exils « historiques ». Proposant une lecture serrée des formulations du verset 12 du chapitre 15, Rachi, reprenant l'enseignement traditionnel, explique : « l'expression " et une grande angoisse " fait allusion aux ténèbres de l'exil ». Cette lecture elle-même se base sur une interprétation midrachique du second verset du premier chapitre de la *Genèse*, lu comme annonciateur des exils historiques (**tohou**, **bohohu**, **hochekh**, **tehom** étaient compris comme renvoyant respectivement à l'exil babylonien, perse, mède puis romain) ; dans notre verset, chacun des exils est

---

<sup>11</sup> Voir notamment son *Gevourot HaChem*.

<sup>12</sup> Alexandre SAFRAN *Israël et ses racines* Albin Michel, 2001 ; lire notamment le chapitre 2 de la première partie.

rattaché aux termes suivants : 'eimah, hachekah, gedolah (le terme médian faisant référence aux exils perse et mède).

On s'aperçoit d'emblée que ce calcul n'est pas sans poser problème. Dans le deuxième exemple (*Genèse* 1.2), si chacun des quatre exils est bien rapporté à quatre termes différents, tel n'est pas le cas dans le premier verset (*Genèse* 15.12). Qui plus est, au-delà des quatre exils « historiques », il conviendrait de mentionner l'exil égyptien. Celui-ci, certes, est mentionné au verset suivant (soit le verset 13, en ces termes : « tes descendants seront étrangers sur une terre qui ne sera point à eux »). Reste que cet exil (surnommé par la tradition « le creuset de fer »), joue un double rôle, jouissant d'un statut à la fois *historique* et *paradigmatique*. Persiste ainsi un décalage entre cet exil et les quatre suivants, que l'on peut regrouper, mais auquel il ne vient par conséquent pas se rajouter. « 4+1 » ne font donc ici pas « 5 ». La dernière unité de l'addition est irréductiblement isolée des quatre premières ; on a bien : « 4+1≠5 », puisque le « 4 » et le « 1 » ne renvoient pas à es éléments appartenant à un unique niveau de réalité.

Cette logique, loin d'être limitée à notre contexte, semble contaminer d'autres situations et d'autres passages. Ainsi, on remarquera que lors de la description du camp au désert, les tribus étaient regroupées par trois, formant ainsi quatre groupes distincts ( $3 \times 4 = 12$ ). Cette opération, *topologique* autant qu'*arithmétique* (puisque'il s'agit de regrouper des tribus selon les 4 points cardinaux), n'est toutefois pas sans reste, puisque la tribu des Lévites ne s'insère pas dans ce schéma. Cette treizième tribu est placée au centre, est n'est pas comptabilisée avec les autres. On a donc «  $3 \times 4 = 12 + 1 \neq 13$  » !

Même arithmétique paradoxale avec les animaux offerts par Avram en sacrifice lors de l'Alliance entre les morceaux : à la génisse, à la chèvre, au bélier et à la tourterelle vient s'ajouter une jeune colombe. Or, on retrouve ici la configuration rencontrée plus haut, où « 4+1≠5 », puisque, si chacun des quatre animaux regroupés est sacrifié, le dernier, lui, ne l'est pas. Les quatre premières bêtes peuvent être regroupées sous le vocable « animaux sacrifiés », quand l'élément restant se trouve exclu du sacrifice.

## D. La cicatrice d'Abraham : le Pentateuque comme structure textuelle et arithmétique impossible

A quoi bon, pourrait-on s'interroger, relever ces bizarreries ? En quoi cette arithmétique nous concerne-t-elle ? C'est que là encore, elle révèle une logique profonde, qui est celle du texte biblique lui-même, d'où le titre retenu pour cette partie, suggéré par le livre consacré par Erich Auerbach à la représentation dans la littérature occidentale<sup>13</sup>, puisque la logique arithmétique de l'alliance semble disséminer jusque dans le corps du texte lui-même.

Quelle est, en effet, la structure mathématique de la Torah ? Les livres lus à la synagogue, selon un ordre prescrit et rituel, sont au nombre de cinq (d'où l'appellation, courante en hébreu, de la Torah publiée avec les commentaires de Rachi : « **Houmach Rachi** »). Cinq livres, donc, qui deviennent en grec « Pentateuque ». Ni l'hébreu, ni le grec ne remarquent ni ne marquent le paradoxe inhérent à cette distribution arithmétique. Car à bien y regarder, le Pentateuque *stricto sensu* n'existe pas !

Le dernier livre, en effet, ne saurait être mis en continuité avec les quatre précédents, ni sur le même plan qu'eux. Le *Deutéronome* renvoie, selon l'expression grecque **deutero-nomos**, à l'idée de « seconde loi », **Michne Torah** en hébreu, ou « répétition de la loi ». C'est par conséquent un livre qui vient redoubler le quatrième ; on a donc, là encore : «  $4+1 \neq 5$  ». Le livre de l'Alliance est lui-même habité par la logique *arithmétique* de l'Alliance, qui veut qu'il n'y ait *opération sans reste*, ni *inclusion sans exclusion*.

## E. Alliances plurielles : divisions et exclusions

Or, il se trouve que cette logique arithmétique, disons aussi *midrachique*, se retrouve dans ce que les Chrétiens ont nommé « Nouvelle Alliance ». Et pour cause : si l'on a réellement mis à jour la logique de l'Alliance, la Nouvelle Alliance, nouvelle ou pas, seconde ou pas, ne saurait y échapper. Car enfin que trouvons-nous ?

Quatre évangiles, plus le livre des Actes, soit «  $4+1 \neq 5$  ».

---

<sup>13</sup> Erich AUERBACH *Mimesis*, Gallimard, 1968, chapitre 1.

Quatre évangiles, mais en réalité trois synoptiques, plus l'évangile de Jean, soit «3+1≠4 ». Tout se passe comme si l'Alliance chrétienne, pour être *seconde*, redoublait la logique disjonctive de la première.

Quatre évangélistes, comme les quatre groupes de trois tribus, plus l'auteur du cinquième livre surnuméraire.

Quatre animaux totems pour chacun des évangélistes, où chacun des animaux rappelle ceux sacrifiés par Avram lors de l'Alliance entre les morceaux. Il faut également noter que les tribus, rassemblées par trois sous une même bannière, étaient représentées par un animal totem (Juda/Marc est le lion ; Ruben/Matthieu est un homme ; Ephraïm/Luc un taureau ; Dan/Jean, un aigle<sup>14</sup>).

Difficile de ne pas conclure au caractère *midrachique* de la structure textuelle de la Nouvelle Alliance !

Dans sa formulation paulinienne, selon laquelle « il n'y a plus ni juif, ni grec, ni homme, ni femme, ni homme libre ni esclave<sup>15</sup> », la conception chrétienne semble opposer une fin de non recevoir à notre thèse, et paraît constituer une objection de taille, en ceci qu'elle affirme l'*universalité*, c'est-à-dire l'*inclusion sans exclusion* de l'Alliance christique.

On peut faire valoir que cette vision de la Nouvelle Alliance a eu pour effet d'exclure ceux que l'on nomme classiquement les « judéo-chrétiens », c'est-à-dire les premiers disciples de Jésus issus du peuple juif, ceux-là même que François Blanchetière nomme les Nazaréens (**Notsrim**).

En effet, ceux-ci entendaient suivre celui qu'ils percevaient comme le Maître tout en demeurant des **chomrei mitsvot**, donc en conservant notamment la circoncision.

La *tentative* paulinienne de définir l'Alliance en excluant toute exclusion serait donc de l'ordre de la *tentation*, du *fantasme*, de la *dénégation* : Paul ne serait capable de reconnaître qu'il y a bien toujours différence entre Juif et Grec, homme et femme, homme libre et esclave seulement sur le mode négatif (*ni, ni*), y compris à l'intérieur de ce qu'il est (sans doute à tort) convenu d'appeler « l'Eglise primitive » : « ils furent rejetés et par le monde juif et bientôt par tout un pan du mouvement chrétien [...] »

<sup>14</sup> Voir les détails dans le commentaire d'Elie Munk, p. 15.

<sup>15</sup> Galates 3.18.

Double excommunication qui les a laissés dans une sorte de *no man's land* avant qu'ils ne disparaissent définitivement<sup>16</sup> ».

Mais l'attachement indéfectible à la circoncision n'est qu'une cause de fracture parmi d'autres. La célébration par les Nazaréens de la Pâque le 14 Nissan (pleine lune), et qui leur a valu le nom de *quartodécimans*, en est une autre. On se rend bien compte qu'il s'agit, là encore, d'une ligne de partage qui se fait selon une logique *arithmétique*, puisque ce qui est en jeu, c'est le mode de calcul de la date de la Pâque !

Ce rejet par les « pauliniens » (pour le dire vite...), s'est accompagné d'un rejet de la part de la Synagogue (pour le dire tout aussi vite...), puisque, comme on peut le lire dans le Traité *Berakhot* (folio 28b), il a été décidé de rajouter une « bénédiction » supplémentaire, en réalité *surnuméraire*, comme on va le voir, à la '**Amidah**. Or, cette **Birkat HaMinim** est en réalité une auto-imprécation, une malédiction que formulerait à sa propre encontre le Nazaréen qui participerait au culte synagogaal. Outre l'appellation ironique et euphémistique, on remarque que l'adjonction de cette dix-neuvième « bénédiction » n'a aucunement modifié le nom public de cette prière, le **Chemoneh Essreh**, ou « Dix-Huit Bénédictiones ». Impossible addition une fois encore, où le  $18+1 \neq 19$  exprime de façon mathématique une ligne de fracture entre fidèles de diverses obédiences.

Cette logique paradoxale d'inclusion-exclusion, cette logique arithmétique de l'impossible addition se retrouve en réalité jusque dans la liturgie et le rituel des fêtes juives. On s'en tiendra ici à quelques exemples parmi les plus saillants.

Dans le traité *Chabbat* (Talmud de Babylone, folio 21b), une controverse oppose Beit Chammaï et Beit Hillel quant à l'ordre d'allumage des huit bougies de Hanoukka : les premiers soutiennent qu'il convient d'allumer huit bougies le premier soir, jusqu'à une seule bougie le dernier soir, selon une logique *décroissante*, tandis que les seconds affirment que l'on suit, dans le domaine du sacré, une logique *croissante*. La plupart des controverses qui opposent les deux écoles sont réglées en faveur de Beit Hillel. Or ici, puisqu'il s'agit d'une amélioration possible dans la façon de réaliser le commandement (**hidour mitsvah**), chacun peut choisir sa propre pratique. On a coutume de présenter Beit Hillel comme représentants d'un judaïsme ouvert, tolérant et universaliste. Il faut ici réviser ce jugement.

L'argument de Beit Chammaï, en effet, tel qu'il est présenté dans la Gemarah par Oula, consiste à relier le nombre de bougies et l'ordre d'allumage à la fête de

<sup>16</sup> François BLANCHETIERE *Enquêtes sur les racines juives du mouvement chrétien*, Cerf, 2001, p. 268.

Soukkot. On apprend en *Nombres* 29.12-34 que sont sacrifiés des taureaux pour toutes les nations du monde. On sait par *Genèse* 10, que les nations sont au nombre de soixante-dix. On sacrifie ainsi treize taureaux le premier jour, puis douze le second, onze le troisième, et ainsi de suite, dans l'ordre décroissant, jusqu'au dernier jour de la fête, où sont sacrifiés sept taureaux. Beit Chammaï base donc son raisonnement et sa pratique sur une logique arithmétique fondée sur la division ( $70 : 7$ ), elle-même fondée sur l'addition ( $13+12+11+10+9+8+7=70$ ). Pour Beit Chammaï, par conséquent, Hanoukka n'est pas la fête de l'exclusion (des Juifs hellénisés, ou des « Grecs ») mais de l'inclusion.

Ceci étant, Hanoukka n'échappe pas à la logique générale d'inclusion-exclusion que nous avons définie. En effet, si les deux écoles divergent quant à l'ordre d'allumage, tous s'accordent sur le fait que le nombre maximum de bougies à allumer est bien de huit. Mais comment allume-t-on ces bougies ? En ayant recours à une neuvième bougie de service (**chamach**). Cette neuvième bougie, servante des huit autres, ne peut se placer au même niveau, si bien que l'addition est impossible. L'inclusion est là encore indissociable de l'exclusion. On aboutit par conséquent à l'équation suivante : «  $8+1 \neq 9$  ».

Il est un autre exemple d'impossible addition concernant la fête de Soukkot. Fête universaliste, on l'a vu, Soukkot est aussi l'occasion d'inclure tous les membres de la communauté dans un même rituel, à travers le symbolisme du **loulav** : quatre espèces végétales, chacune renvoyant à un profil de personnes, sont réunies (donc *additionnées*) dans un même bouquet : le branche de palme, la branche de saule, la branche de myrte et le cédrat représentent respectivement le Juif érudit mais sans bonnes actions, le Juif à la fois ignorant et mécréant, le Juif ignorant, mais pratiquant les bonnes actions, et enfin le Juif aussi érudit que pratiquant les bonnes actions. Ces équivalences sont basées sur les caractéristiques propres à ces végétaux, tantôt odorants et savoureux, tantôt soit l'un soit l'autre, voire aucun des deux. Cette équation végétal/personne, toutefois, ne fonctionne pas à plein. L'une des **arba'ah minim**, en l'occurrence l'**etrog** (cédrat), est tenue d'une main, tandis que dans l'autre se trouvent rassemblées les trois autres espèces. Par quoi on obtient «  $3+1 \neq 4$  » !

La fête de Pessaḥ vient elle aussi rappeler le caractère incontournable de cette logique d'inclusion-exclusion. Fondée sur la fonction salvifique du sang de l'agneau autant que du sang de la circoncision, on l'a vu, elle implique une triple exclusion à la fois à l'extérieur et à l'intérieur du peuple juif. Depuis l'époque rabbinique, où l'élément efficace du rite n'est plus la coupure, mais le sang, cette modalité d'alliance implique en effet :



L'exclusion des non-juifs, en tout cas ceux parmi les non-juifs qui considéraient la circoncision comme une abomination.

L'exclusion des femmes : on pourra objecter que dès avant la redéfinition du statut du sang par les Sages, la femme était *de facto* étrangère au rite ; puisque l'excision n'a jamais été d'actualité, c'est certes vrai. Mais définir le sang comme élément salvifique d'une nouvelle vision sotériologique de l'alliance conduit à surdéterminer ce rite. Désormais, comme l'a bien vu Lawrence Hoffman, le sang masculin que ne peut *couler* que parce qu'il *découle* de la Loi, tandis que le sang menstruel, lui, ne *coule* qu'en vertu d'une aberration naturelle, d'une véritable *dérégulation*, d'où sont caractère incontrôlable et, partant, dangereux<sup>17</sup>.

L'exclusion de certains hommes juifs, enfin, puisque un Juif qui ne serait par circoncis (et ce, quelle qu'en soit la raison), ne saurait pleinement participer au Seder de Pessah, puisque la consommation de l'**afikoman** lui serait interdite !

## V. CONCLUSION : « Il faut bien trancher »

§ Retour à l'intitulé de départ :

- Outre les deux problèmes identifiés dans l'introduction, il apparaît à la lumière des analyses qui précèdent qu'un troisième problème se fait jour : s'impose la nécessité de rappeler, contre la formulation universaliste et maximaliste de Genèse 22.18 (« *toutes* les nations... »), que le verset 5 du chapitre 17 de la *Genèse*, plus modeste, se contente d'énoncer : « Ton nom ne sera plus Avram, mais Avraham, car je te fais père d'une *multitude* de nations. » (je souligne)
- Bien qu'on se situe dans la cadre de la seconde alliance, il n'est toujours pas question d'inclure *toutes* les nations. L'Alliance est nécessairement « Pas-Toute ».
- On conclura, avec François Blanchetière, que « les rites classent et identifient. Ils tracent une ligne de partage entre juifs et gentils, entre ceux qui entrent dans la communauté et ceux qui en sont rejetés. <sup>18</sup>»

<sup>17</sup> Voir sur ce sujet l'ouvrage capital de Mary DOUGLAS *Purity and Danger. An Analysis of the Concepts of Pollution and Taboo*. Routledge and Kegan Paul, 1966 .

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 278.

- On n'ira certes pas, cependant, jusqu'à adopter une position destructrice, nihiliste, niant toute validité ou fonction positive au concept d'alliance : il serait impensable, car à la fois irréaliste, naïf et dangereux, de conclure à la caducité de tout rite, ou de toute alliance. Car, si chaque communauté, quelle qu'elle soit se trouve confrontée à la délicate question de la ligne de partage, elle n'en doit pas moins décider d'un endroit où la faire passer. En d'autres termes, derridiens, « il faut bien trancher. »

∞ Somme toute, en effet, il en va de l'Alliance comme de toute décision : il s'agit, encore et toujours, de savoir (où et comment) *trancher*.

- Car « il faut bien trancher », pour pasticher une formule célèbre de Jacques Derrida.
- « Il faut *bien* trancher », dans deux acceptions différentes (et *différentes*) du mot « bien » :
- L'Alliance dit « il faut bien trancher », c'est-à-dire couper de manière cachère, comme il faut. En somme : « il faut trancher comme il faut bien trancher. »
- Mais l'Alliance dit aussi « Il faut bien trancher », par quoi il faut entendre « il nous faut bien trancher quelque part et de quelque façon, même si nous savons qu'il est impossible de le faire sans exclure quiconque ». En somme : « même si nous ne savons pas comment bien faire, il nous faut bien le faire. »
- Cette position a, de mon point de vue, l'immense mérite du réalisme et de l'honnêteté (mais n'est-ce pas une seule et même chose ?).
- Jacques Derrida dirait (voilà maintenant que je fais parler les morts) : l'Alliance est *indécidable*. Paul, quant à lui, tenterait (en vain) d'échapper à l'*indécidable*. Son erreur, ce serait de poser une Alliance qui soit indemne de toute opération, libre de tout calcul, exempte de toute exclusion. Or, il n'y a qu'au ciel qu'une telle chose serait possible. Seulement voilà, « elle n'est pas au ciel » ! Pour reprendre ce commentaire dans des termes autres, Paul, en bon révolutionnaire, s'écrie un peu vite : « Le salut pour tous !<sup>19</sup> ». Sauf que sur la terre, il n'en va pas ainsi.

---

<sup>19</sup> Joseph MODRZEJEWSKI *Un Peuple de philosophes. Aux origines de la condition juive*. Fayard, 2011, p.335.

- L'erreur de fond (autant que l'erreur tactique), c'est de succomber à la tentation d'annuler l'*indécidable*, puisque « [u]ne décision qui ne ferait pas l'épreuve de l'indécidable ne serait pas une décision libre, elle ne serait que l'application programmable ou le déroulement continu d'un processus *calculable*.<sup>20</sup> » L'ironie du sort, c'est que, voulant échapper au calcul imposé par l'Alliance, Paul retombe dans le calcul...

⌘ L'erreur, finalement, c'est d'oublier les premiers mots de la Bible hébraïque : « **Berechit bara' 'Elohim...** ». Car *be#rechit*, ça n'est pas seulement (ni prioritairement...) « au commencement » ; c'est surtout, lu de façon midrachique, par le biais d'une permutation anagrammatique, « avec le reste » (on passe de **rechit** à **che'erit**, par permutation du **chin** et du **rech**). Sans reste, pas de création. Pour le dire autrement : la création, c'est le reste ; le reste est la condition et la possibilité d'existence de la création. L'erreur, c'est de vouloir conclure une Alliance avec la Création qui se situe en réalité en dehors d'elle : à vouloir inclure toute la Création, on en vient à l'exclure tout à fait. Le **beit** initial fait signe vers la dualité ontologique du monde. La conséquence, c'est le partage, le double mouvement qui, inévitablement, est fait d'inclusion-exclusion. Le **rechit** est la conséquence du **beit**.

Pour pasticher Derrida une dernière fois, avec l'aide du Maharal de Prague: « *Peut-être* : il faut toujours dire « peut-être » avec l'Alliance ». Peut-être que l'Alliance *entend* inclure tout le monde, mais ce qu'il faut *entendre* par là, c'est qu'il y aura, malgré tout, de l'exclusion. L'Alliance *incalculable* commande de *calculer*<sup>21</sup>.

⌘ Ainsi, la notion d'exclusion ne saurait, sans grave contresens, être prise selon une acception strictement socio-politique (comme synonyme de *discrimination*). Elle vise d'abord et avant tout le plan *ontologique* (monde du **beit**, du partage, du *double-bind*), ce qui inclut l'ontologie du langage :

« les diverses langues qui servirent, selon les Docteurs, à faire parvenir la parole du Sinaï à la connaissance des Gentils, supposent également des variétés d'interprétation de la Révélation. Chaque idiome en effet a une aptitude particulière à

<sup>20</sup> Jacques DERRIDA *Force de loi*. Galilée, 1994, p. 53, je souligne.

<sup>21</sup> Jacques DERRIDA *Force de loi*. Galilée, 1994, p. 61.

présenter les choses sous tel point de vue plutôt que sous tel autre.<sup>22</sup> »

Dès lors, « il faut bien trancher » peut se dire : « il faut bien parler une langue » ; tout comme nul ne peut savoir comment trancher parfaitement, nul ne peut employer une langue sans exclure par là les autres (*tous* les autres) idiomes possibles, mais non retenus.

La notion d'exclusion ne vise dès lors rien d'autre que l'ancrage existentiel et partant linguistique d'un individu, d'une collectivité, ou d'un texte (par où l'on retrouve les trois niveaux définis en introduction). Toute alliance se coupe de façon *particulière* sur fond d'*universel*, et ne saurait donc inclure toute personne, tout groupe, ni toute langue.

On est donc reconduit à cette formule inaugurale qui fut adressée (en hébreu !) à Avram, et seule à même de produire la possibilité d'existence de l'Alliance : « **Lekh lekha !** » = « Va vers toi, et va pour toi ! ».

Gérard Manent, Tichri 5772, octobre 2011.

---

<sup>22</sup> Elie BENAMOZEGH *Israël et l'humanité* Albin Michel, 1961, p. 354.